Document généré le 11 juil. 2025 22:43

Dalhousie French Studies
Revue d'études littéraires du Canada atlantique

Lafon, Marie-Hélène. Histoire du fils

Scott Lee

Numéro 123, hiver 2023

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1107726ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1107726ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)
2562-8704 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lee, S. (2023). Compte rendu de [Lafon, Marie-Hélène. Histoire du fils]. *Dalhousie French Studies*, (123), 131–132. https://doi.org/10.7202/1107726ar

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2023

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

sont et à la voix parlante, ce qui l'emporte ici ce sont les images, leur incalculable mais absolue étrangeté ontologique, et, indissociablement, dans une fusion également absolue, leur indéniable, leur inimitable beauté. Une beauté qui fait tomber tous les masques langagiers, aussi beaux qu'ils soient, et nous replonge, malgré nos protestations, dans notre nudité essentielle – qui est humilité et exaltation – face à notre être-dans-le-monde.

L'expérience de ces deux livres bimodaux obéit ainsi à une double tensionalité, celle dont parle le poète et celle qui inhère à toute image, photographique ou peinte. La force esthétique de ces deux beaux livres profite manifestement de cette double tensionalité, tout comme *Tristes encore* qui, privé d'images, multiplie afin de compenser cette absence les stratégies strictement langagières, textuelles : la variation de la longueur des poèmes, des strophes et des vers qui les composent; le caractère elliptique du poétique, une amplification du métaphorique qui diminue le discursif et intensifie l'émotion tout en la complexifiant; un refus de toute contextualisation sûre; cette ambiguïté naturelle et séduisante que crée l'impression d'une articulation rapide et télescopée liée au caractère largement ouvert de ses désignations; les espaces blancs qui, systématiquement invitent à rêver, à inventer des scènes, des scénarios que le poème ne fait qu'effleurer; la dimension souvent autoréflexive des poèmes, offerts comme une vaste mise en abyme de son propre geste, de sa propre gestuelle.

Trois livres qui persistent à résonner dans ma tête, images et rythmes langagiers qui me persuadent de la haute sensibilité de l'œil et de la main de leur auteur.

Michaël Bishop *Dalhousie University*

***

Lafon, Marie-Hélène. *Histoire du fils*. Paris : Buchet-Chastel, 2020. 171 p., et Paris : Gallimard, « Folio », 2022, 192 p.

L'œuvre de l'écrivaine française Marie-Hélène Lafon fait des retentissements notables dans le paysage littéraire français depuis quelques années. Remarquée dès 2001 à la parution de son premier roman *Le Soir du chien* (Prix Renaudot des lycéens) et de son premier recueil de nouvelles *Liturgie* (2002, Prix Renaissance de la nouvelle), elle s'impose comme une autrice à suivre sur la scène de la littérature française contemporaine. Loin des préoccupations formelles ou thématiques de certains auteurs avant-gardistes, les récits de Lafon sont dans l'ensemble solidement ancrés dans un territoire paysan, en l'occurrence le Cantal profond dont l'autrice est originaire. Il y est surtout question de la force puissante qu'exercent ces origines sur ceux — fils ou filles d'agriculteurs — qui tentent d'y échapper. Mais c'est l'écriture extraordinaire de Lafon qui confère à son œuvre la qualité littéraire et l'épaisseur psychologique d'un écrivain majeur: un verbe charnel, sensuel, volontiers métaphorique qui évoque cette campagne éloignée et le désir inexorable des êtres qui y vivent.

Le dernier cru, *Histoire du fils*, constitue une sorte de couronnement, vu qu'il remporta le Prix Renaudot l'année de sa parution. Le fils dont il est question est un certain André Léoty, né de père inconnu et d'une mère, Gabrielle, « la Parisienne », qui le donne à sa sœur Hélène pour que celle-ci l'élève au sein de sa famille nombreuse à Figeac. Structuré comme un journal intime à temporalité bouleversée, le roman brosse le portrait d'une famille à la fois éclatée et foncièrement cohésive, d'une tendresse qui frôle parfois la caricature. Le fil conducteur, signalé par le titre, s'avère être une quête identitaire, celle d'André qui, hanté par cette absence paternelle, fait des tentatives hésitantes pour retrouver le père, Paul Lachalme, qui semble ignorer jusqu'à l'existence même de son fils. Il lutte également avec un autre fantôme, sa mère qu'il ne voit que pendant quelques semaines par an, et dont les manières hautaines, distantes, déclenchent chez lui une interrogation existentielle.

La prouesse de Lafon dans ce roman consiste en partie à ne jamais laisser la crise identitaire d'André submerger le roman au point celui-ci bascule dans un nombrilisme larmoyant. Effectivement, ce personnage est tellement entouré de famille (ses tante, oncle et cousines, ainsi que la sienne propre avec sa femme Juliette) et d'amour que « le trou du père » (p. 109) et la « mère à double fond » (p. 153) semblent avoir peu d'incidence sur son existence. Après la mort de Léon, son oncle bien-aimé qui tient lieu du père, André se dit que « le sang n'est rien. Léon est son père choisi, élu » (146). L'épisode — le seul de tout le roman — où André monte à Paris dans le but de retrouver son père biologique se révèle étrangement peu dramatique : à la porte du bureau d'avocat de Paul Lachalme, le fils, âgé de quarante ans, frappe, mais personne ne répond : « La porte ne s'ouvrirait pas » (116). Le fils ne fera pas, en fin de compte, la rencontre avec son père de son vivant.

Le lecteur assidu de Lafon retrouve ici les marques familières de son œuvre : un style très travaillé, le choix du mot juste (parfois d'une érudition jouissive), et ce trait typiquement lafonien qui consiste à aligner des adjectifs — « Hélène se taisait, vissée figée noyée de paroles » (p. 113) — et des noms — « il le sait et il le sent, c'est un aiguillage une frontière un seuil » (p. 160) sans ponctuation. Lire un récit de Lafon procure cette expérience d'une plongée dans la matière même de la langue. D'un côté il y a la dimension du signifié, le « contenu » qu'est la France profonde, agraire, celle des traditions et des interdictions auxquelles se heurtent ses protagonistes avides de nouveaux horizons. C'est cependant la dimension formelle, celle du signifiant, qui finit par laisser l'impression la plus durable chez le lecteur, et qui va de pair avec une profonde pénétration psychologique.

Histoire du fils s'interroge en fin de compte, en dépit de ses apparences traditionnalistes, sur des sujets bien modernes : Qu'est-ce qu'une famille? Le père biologique a-t-il toujours une place dans une société soi-disant postmoderne, où le père symbolique est censé pouvoir en tenir lieu? Le roman de Marie-Hélène Lafon ne donne pas de réponses faciles : « André aimait Léon, mais il ne l'avait pas mis à la place du père qui était restée vide, vacante, et vertigineuse… » (p. 102). Voilà un roman qui donne du fil à retordre à son lecteur, et qui serait susceptible de servir de tremplin à une grande diversité d'approches critiques[8].

Scott Lee *University of Prince Edward Island*

8 Le lecteur consultera avec profit la très touffue « Panoplie littéraire » consacrée à Marie-Hélène Lafon dans le numéro 64 de la revue *Décapage* (Flammarion, automne-hiver 2021, pp. 84-133).